L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par L. Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, 409 Poydras Street, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone Main 4100.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.
Au Lecteur et au Abonnés... \$2.50 par an
Pour les Etats-Unis, un an \$4.00
Par mois \$0.35

Le Droit de la France

La France, dans le plus grand calme, mais avec fermeté, se prépare à exécuter son programme, assurée de son bon droit et décidée à se rendre justice elle-même.

Mais la plus grande prudence doit être observée à l'égard de nouvelles qui tendent à donner l'impression que l'action de la France correspond à un mouvement militariste.

Le plan préparé par Poincaré comprend l'occupation d'Essen, où les usines Krupp fabriquent des munitions, et l'établissement d'un cordon douanier autour du bassin de la Ruhr. Il faut voir là quelle intention formelle de prendre en main des garanties.

Un télégramme de Berlin annonce que les avions français, après avoir survolé Mannheim, survolent en grand nombre toute la région de la zone neutre.

Rien, là non plus, ne doit faire croire à une intention militariste, mais il est naturel de détacher des observateurs pour surveiller ce qui se passe à l'heure actuelle, en Allemagne.

Il n'y a pas de meilleure preuve du désir de la France de voir tout s'arranger, sans qu'elle ait à agir, que le consentement de Louis Barthou, président de la Commission des Réparations, à entendre encore l'Allemagne.

Lloyd George se Plaint

Londres.—M. Lloyd George se montre irrité des commentaires de la presse française à son endroit. Certains journaux ayant employé des termes un peu vifs qu'il juge injurieux, l'ex-premier a demandé une consultation à l'avocat français de l'ambassade d'Angleterre, pour savoir si les lois françaises punissaient les injures à un étranger.

La réponse a été que la loi du 29 juillet 1881 punissait incontestablement les injures dont se plaint l'ex-premier anglais, mais l'avocat a fortement déconseillé de recourir à ce moyen.

PROJETS GIGANTESQUES POUR PARIS

Paris.—On se demande où sera le centre de la ville dans vingt ans en face des projets d'agrandissement dont le conseil municipal est actuellement saisi. Il est question d'absorber quelques départements avoisinants. Au début le conseil, en cherchant à libérer la circulation urbaine, a vu que la ville est trop resserrée. On pense qu'avant des années Paris devra englober tout le département de la Seine, aussi bien que les départements de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne et Aisne. A l'est on mettrait la main sur le Château-Thierry, à l'ouest sur Versailles et Saint-Germain.

Les fortifications aujourd'hui démolies n'offriraient plus d'obstacle à l'agrandissement. Au delà seraient établis des places et des parcs. On rendrait la circulation plus facile, plus rapide au centre de la ville en élargissant certaines petites rues de façon à donner accès à deux automobiles de front. D'un autre côté on suggère que les autos, les autobus et les tramways partent des points extrêmes et ne viennent qu'à un mille des portes, tandis qu'à l'intérieur des tunnels prolongeraient le service de transport.

L'agrandissement de Paris augmenterait la population de 2,000,000. Il comporterait des dépenses extraordinaires pour plusieurs années à venir. Les égouts devraient être améliorés et complétés, de nouvelles chaussées seraient nécessaires, en même temps qu'il faudrait étendre le service du gaz et de l'électricité à la banlieue.

TROIS CHOSES

- 1.—L'œuf de Dieu.
  - 2.—Le cri de la conscience.
  - 3.—Le coup de la mort.
- Respectons le regard de Dieu, satisfaisons aux exigences de notre conscience, tenons-nous prêts pour l'heure de la mort.

L'OR FRANCAIS

Paris.—Le dépôt d'or français en Angleterre, se montant à 1 milliard 800 millions de francs, dont la détention par les Anglais forme un des points du projet de réparations de M. Bonar Law, avait été envoyé à la Banque d'Angleterre pour aider à maintenir la valeur d'échange de la livre sterling pendant la guerre, alors que l'Angleterre agissait en quelque sorte comme une chambre de compensations pour les paiements alliés aux Etats-Unis.

L'affirmation courante que cet or a été versé comme garantie des emprunts consentis par le Trésor anglais est, inexacte, a-t-on expliqué à la Banque de France. L'or est porté sur le compte de la Banque comme "or à l'étranger".

Il n'y avait d'autre rapport, a-t-on affirmé, entre les crédits ouverts par l'Angleterre aux alliés et le dépôt de l'or que le désir d'empêcher la dépréciation de la livre sterling, dans son emploi pour le paiement des alliés.

Les fonctionnaires ont déclaré que l'acte de l'Angleterre, en prenant cet or pour payer des balances de comptes aux Etats-Unis était non seulement régulier, mais que c'était exactement pour cet usage que les alliés l'avaient avancé à l'Angleterre.

On a ajouté qu'une somme d'or équivalente serait rendue à la France par la Banque d'Angleterre quand l'opération des paiements pour les achats de guerre aux alliés aurait été définitivement liquidée.

La Banque de France, d'après l'explication donnée à l'Associated Press, aujourd'hui, considère cet or comme sa propriété et le porte, par conséquent, sur ses relevés de comptes de chaque semaine comme "or à l'étranger", le faisant figurer sur la balance totale de la Banque.

Un Noble Geste

Voilà qu'après le culte que lui ont voué la France et l'Eglise catholique, sainte Jeanne d'Arc va recevoir les hommages des descendants de ceux qui la firent périr sur le bûcher. En effet, une dépêche annonçait récemment que, sur pas des sentiments qui les honorent, desireux en quelque sorte de réparer le crime commis sur la place de Rouen, quelques membres du clergé anglican, attachés à l'histoire cathédrale de Winchester, avaient décidé d'y élever une statue à l'héroïque vierge de Domremy.

Dès que la nouvelle eût été connue, des offres de souscriptions ont été reçues et acceptées non seulement de toutes les parties de l'Angleterre, mais également de la France et des Etats-Unis. Ce monument sera donc un nouveau symbole de l'entente qui existe et qui doit continuer d'exister entre les trois grands peuples.

La cathédrale de Winchester est l'endroit tout désigné pour l'érection de cette statue, car, au-dessous de la place réservée à cette statue, se trouve le tombeau de cardinal de Beaufort qui pleura, dit-on, au procès de Jeanne d'Arc. D'ailleurs ses vieux murs contiennent les restes de maints personnages dont les noms et les exploits figurent dans les plus belles pages de l'histoire d'Angleterre. Ici, se trouve le tombeau de saint Swithin, ce vieux moine saxon, dont les travaux apostoliques ont fait une des figures les plus populaires et les plus aimées des Anglais. On sait la légende qui est attachée à ce nom: "Quand il pleurt à la Saint-Swithin, il pleurt quarante jours après, consécutivement".

Dans cette même vieille cathédrale, vieille de plus de mille ans, se trouvent les restes de nombreux rois saxons, y compris ceux d'Alfred, le plus grand d'entre eux. Guillaume le conquérant vint s'y faire couronner, ainsi que quelques-uns de ses successeurs anglo-normands. C'est ici que Jean sans Terre vint s'humilier, dans le but d'obtenir la levée de l'interdiction que le Saint-Père avait placée sur son royaume. C'est ici également que l'infortuné Charles Ier vint à venir prier, dans les premiers temps de son règne. On pourrait continuer ainsi indéfiniment, car la cathédrale de Winchester contient des précieux souvenirs de tous les temps et de tous les règnes.

L'érection d'une statue à Jeanne d'Arc dans ce vénérable édifice ne sera pas l'un des moindres faits qui s'y rattacheront et elle y attirera les regards de tous ceux qui regardent Jeanne d'Arc, comme la personnification du patriotisme agissant et héroïque jusque dans la mort. On rendra en même temps hommage à ce peuple anglais qui répare aussi noblement les crimes commis par ses ancêtres.

CAS EXTRAORDINAIRE POUR LE VENEZUELA

Richmond, Virginie.—Le Dr Ernest C. Levy a annoncé qu'une femme du Venezuela, âgée de soixante-deux ans, avait donné le jour à cinq jumeaux parfaitement normaux. Cette femme extraordinaire travaillait dans une mine, deux heures avant de donner le jour aux jumeaux. Elle est d'une taille peu commune, puisqu'elle mesure 6 pieds et 4 pouces.

Plus Ca Change!

Un collaborateur de la Meuse a interviewé un écrivain connu qui lui a fait des déclarations particulièrement pessimistes et amères.

Au point de vue politique et social, tout va mal, si l'on en croit l'illustre interviewé, qui dit notamment: —On laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin...

Le monde est complètement pourri — toujours d'après l'écrivain fameux qui lance au collaborateur de la Meuse cette boutade pareille à une ruade.

—La meilleure philosophie relationnelle au monde est d'allier à son égard le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris...

Quant à nos écrivains, ils n'ont aucun talent. Ce sont des radoteurs et des plagiaires.

—La plupart des livres d'aujourd'hui ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille... (Telle est l'opinion sans voile du grand écrivain sur les œuvres de ses bons confrères...)

J'oubliais de donner le nom de cet écrivain si complètement dégoûté de son époque. Il s'appelle Nicolas-Sébastien Roch, mais il est beaucoup plus connu sous son pseudonyme de Chamfort. Il a beaucoup de talent. Et il est même mort depuis assez longtemps, s'étant suicidé en 1794.

Les déclarations si spirituellement recueillies par le collaborateur du journal belge—datent de cent cinquante ans, datent du "bon vieux temps"... Et, pourtant, elles ont l'air d'être toutes fraîches et d'émaner de quelque vieux monsieur d'aujourd'hui, de quelque monsieur chagrin et légèrement bilieux.

La bile de Chamfort devrait nous inciter à ne pas nous en faire— et à accepter les jours que nous vivons avec bonne humeur et philosophie.

Nous parlons toujours "du bon vieux temps"... Nous le regrettons. Nous versons des pleurs sur le vieux passé que nous n'avons pas connu et nous nous imaginons toujours que les hommes qui vécurent avant nous échappèrent aux soucis qui nous assaillent, aux rancœurs qui nous envahissent, aux tracasseries qui nous enveniment.

—Bah! — "Le bon vieux temps" a semblé, soyez-en sûrs, aussi dur, aussi mauvais, aussi détestable à ceux qui l'ont vécu que notre "triste temps" à nous-mêmes.

La vie chère a fait gémir les ménagères "du bon vieux temps" quand le bœuf coûtait quatre sous la livre... Les impôts ont toujours écrasé les contribuables... Des voitures ont toujours écrasé des passants. Il y a toujours eu des filons, des tire-laine et des assassins... Il n'y avait pas de taxis quand vivait un certain M. Boileau-Despreaux... mais il y avait déjà des embarras dans Paris...

Le bon vieux temps! Le bon vieux temps!... Mais notre mauvais temps, contre lequel tous nos Chamfort pestent du matin au soir, sera, dans un siècle ou deux, un "bon vieux temps" lui aussi.

En 2020, nos arrière-petits-neveux, empoisonnés par les avions, par la vie aérienne, par la vie électrique, par la vie scientifique, et par la vie très chère—parleront de notre temps avec mélancolie et regret...

Et les chroniqueurs de l'époque écriront que nous ne connaissions pas notre bonheur ni la douceur de notre vie—quand nous pouvions encore nous promener en automobile sur des routes, quand nous mettions quinze longues heures pour aller de Paris à Nice—quand nous pouvions souper à Montmartre, un soir de réveil, pour la ridicule somme de cent francs!

Plus ça change! — Maurice Prax

REVER

Rever, c'est écouter une douceur perdue, Qui dans l'âme, souvent, verse un espoir banni, C'est ne désirer rien et pourtant être avide De quelque amour indéfini.

Rever, c'est s'engourdir d'une extatique ivresse, Qui berce doucement le cœur endolori; Sans qu'une main vaine touche, en sentant la caresse, Ou croie qu'un espoir perdu vous a souri.

C'est s'envoler de nouvelles au travers des espaces, Revivre en même temps tout un heureux passé, Courir dans l'avenir sans y trouver de traces; Mais c'est surtout, au cœur, le présent effacé.

Faut-il se réjouir de cet état qui leurre, Chercher à prolonger ou raccourcir cette heure? Ah! qu'importe, le rêve est toujours rajeunissant.

Et fait croire au bonheur, cet éternel absent. — Duchesse d'Uzeu.

Le Serpent des Mers ET L'HOMME-POISSON

Par une nuit étouffante, l'homme se tenait assis, fumait sa pipe, à la proue de sa goélette qui fendait les eaux calmes de l'Océan Pacifique. Le ciel tournait à l'indigo avec quelques pointes d'argent. La nappe des eaux était polie comme un miroir. L'air était chaud et parfumé, de ce parfum particulier au sud de l'Océan Pacifique. Tout à coup, surgit à ses yeux un gigantesque serpent de mer, nom donné aux serpents de la famille des hydres, énorme animal marin ressemblant au serpent, que l'on prétend avoir aussi souvent aperçu sur les côtes d'Amérique. Il brisa si soudainement, de son long corps sinueux, la ligne de l'horizon qu'il pensa d'abord rêver. La tête lui apparut très nette à quelques pieds de la sienne, avec ses plumes d'écumé agitées de chaque côté. Le monstre atteignit le bateau et essaya de se dresser à sa hauteur pour y monter. Sa tête dépassa bientôt le niveau de la goélette. Les quatre marins qui se portaient tout de suite aux côtés de leur capitaine étaient figés de terreur. Le capitaine n'avait pas du tout perdu son sang-froid. Le serpent de mer les regarda ainsi fixement, pendant quelques minutes qui leur parurent une éternité, puis re plongea dans la mer. Cet animal devait avoir quarante pieds de longueur et dix pieds de tour—avec l'aspect d'un super-pyton (grands serpents, très voisins du boa, et qu'on rencontre aux Indes orientales) et une tête se rapprochant curieusement de celle du cheval.

Avant de voir de ses propres yeux un pareil monstre, M. Davies, tel est le nom de ce capitaine qui passe son existence à des milliers de milles de tout pays civilisé, avec quelques Indigènes, sur une petite goélette, M. Davies, disons-nous, avait souvent entendu les indigènes des îles du Pacifique du sud parler de monstres marins de toutes sortes qui peuplent ces régions. C'est ainsi qu'une autre fois, une vague jeta sur la grève de l'île dont il est le propriétaire dans les mers du sud et sur lequel il va s'approvisionner avant chaque croisière, le corps d'un animal marin, d'une espèce inconnue, mesurant cinquante-trois pieds de longueur et douze pieds de tour!

Mais M. Davies, dans toutes ses péripéties à travers ces mers quasiment inconnues des blancs, rencontra des créatures plus extraordinaires encore. C'est ainsi qu'un jour, il aperçut de son embarcation, se dissimulant derrière les rochers de la rive, une forme humaine. C'était un homme complètement nu, avec de longs cheveux embroussaillés pendant sur ses épaules. Ses jambes étaient très longues ainsi que ses bras. Ses doigts se terminaient en ongles longs et crochus. Quand la goélette fut à quelques verges de l'homme, il plongea dans l'eau comme un poisson.

Cet homme ne pouvait être qu'un descendant dégénéré d'un mutin de l'armée d'occupation des îles Pitcairn. Aucun doute là-dessus, mais comment cet homme pouvait-il se transporter d'une île à l'autre, alors que des distances de quarante à cent milles les séparent? A la nage. De l'île Pitcairn, il nagea à une île située à quarante milles de là et c'est ainsi qu'un jour il atteignit l'île de M. Davies où on le garda quelque temps. Des indigènes racontèrent qu'il fut vu sur une île séparée de toute autre par une distance de cent milles. Avait-il traversé cette distance à la nage? C'est ce qu'on raconte dans ces régions... Qu'est-ce qu'on attend pour lui faire traverser la Manche?

LES PAUVRES PIETONS DE PARIS

Tous les jours des gens qui se donnent le ridicule de circuler pédestrement dans les rues de Paris sont écrasés par des voitures, et le public se demande quand cela finira.

Hélas! on ne sait mieux plus quand cela a commencé! Depuis qu'il y a des véhicules dans les capitales, les piétons y sont mis en marmelade. Ecoutez plutôt ce petit fait divers découpé dans un journal du 2 janvier 1798:

"Les accidents occasionnés par la course rapide des cabriolets se multiplient dans Paris. Un citoyen a été renversé avant-hier au coin de la rue de la Loi (Richelieu) et de celle des Petits-Champs. Ailleurs, c'est un porteur d'eau qu'une fourniture en phaéton blesse, en brisant sa voiture, son unique gagne-pain. Il faudrait bien qu'une loi de police rendit responsable, indépendamment de toute circonstance, l'homme à voiture qui écrase sans pitié le citoyen à pied. C'est à celui qui a le plus de moyens de vitesse à respecter la liberté de la circulation du piéton."

Et là-dessus, dans le style du temps, le journaliste ajoutait amèrement: "Où courent-ils donc si vite, ces messieurs et ces dames, pour qu'il leur faille écraser vingt personnes, plutôt que d'éprouver trois minutes de retard? Sûrement, c'est partout ailleurs que dans l'asile du besoin et la retraite de l'indigence."

LES AMAZONES

DES FEMMES GUERRIERES ONT-ELLES EXISTÉ EN ASIE, EN AFRIQUE ET EN AMERIQUE?

Il ne faudrait pas croire que le féminisme fut une chose propre aux XIXe et XXe siècles. Les mouvements de suffragisme féminin qui se sont dessinés en Angleterre surtout, il y a cinquante ans, ont mis en branle toutes les femmes de l'univers qui, depuis longtemps, rêvaient de leur affranchissement et de la reconnaissance de leurs droits civils. Aujourd'hui, le féminisme est intense, non pas seulement en Angleterre, mais aux Etats-Unis, au Canada, au Japon et en Chine même, sans parler de la Turquie, où, à la suite de la guerre, les femmes renversèrent leurs eunuques et franchirent les portes du harem pour se montrer sans voiles dans la rue. La France qui compte pourtant les féministes les plus ardentes et les plus préparées à la lutte n'a pas encore donné le droit de suffrage aux femmes. Depuis vingt ans, tout ce qu'elles ont obtenu est l'admission à toutes les carrières libérales, le suffrage excepté. Mais qu'est le suffragisme moderne si on le compare au régime des Amazones?

Des Amazones, femmes guerrières qui auraient étendu leurs conquêtes jusqu'en Asie Mineure, ont existé, selon des traditions plus ou moins historiques et des historiens plus ou moins dignes de foi, Hérodote entre autres, le Père de l'histoire, en Asie, en Afrique et en Amérique, à différentes époques.

C'est surtout dans la mythologie grecque qu'il est fait mention des Amazones. Les femmes guerrières d'Asie se brôlaient ou se comprimaient le côté droit afin de tirer de l'arc avec plus d'aisance et de justesse.

Ces Amazones avaient à leur tête une reine et des héroïnes, restées célèbres. Nous avons conservé les noms quasi-légendaires de Spione, Ménalippe, qui vainquit par Hercule, lui donna sa ceinture; Hippolyte, qui envahit l'Attique; Thalestria, qui visita Alexandre et plusieurs autres.

L'histoire de la Bohême a aussi son chapitre sur les Amazones, mais il est plus facile, plus raisonnable aussi de croire en celles-ci qu'en celles-là. Organisées en corporation militaire et même en société civile, sous le commandement d'une certaine Vlasta, ces femmes construisaient des forts et firent pendant huit années la guerre au duc de Bohême, exterminant ou réduisant en esclavage tous les hommes qui tombaient entre leurs mains.

Que dire maintenant des Amazones américaines? On n'a à leur sujet que le témoignage d'Orellana qui prétend avoir eu à lutter sur les bords d'une rivière (devenue depuis pour cela la rivière des Amazones) avec des femmes guerrières américaines. Orellana fut un célèbre explorateur espagnol du XVIe siècle. Il est fort possible qu'Orellana ait combattu contre des femmes qui suivaient leurs maris à la bataille, ou même qu'il se soit "fourré le doigt dans l'œil", car personne après lui n'a pu retrouver une seule des femmes, belles ou laides, qu'il prétend avoir rencontrées en nombres incalculables.

Jusqu'ici, les seules Amazones connues historiquement, sont les Amazones du Dahomey qui donnèrent du fil à retordre aux troupes coloniales françaises, lors de l'occupation de ce pays, maintenant colonie française. Ces Amazones disparurent avec la conquête du pays.

Le type de l'Amazone a inspiré les plus grands écrivains de l'antiquité. Les sculpteurs de l'école de Phidias et de Praxitèle en firent le type féminin du guerrier. Ces sculpteurs nous les représentent belles de formes et robustes, avec des têtes altières et provocantes. Le costume est de deux sortes, soit dorien, soit asiatique. Vêtues à la dorie, les Amazones portent le casque grec et n'ont pour tout vêtement qu'une légère tunique qui laisse bras, jambes et pieds découverts. Suivant la mode asiatique, elles ont le corps vêtu jusqu'au cou et les jambes prises dans une sorte de maillot. A l'ouest de la taille une large ceinture portant le carquois; pour coiffure, un bonnet phrygien.

PERLES FRAICHES

Nous ne manquerons pas de perles fraîches, en 1923, et, sans doute, cette nouvelle réjouira les élégantes qui pourraient craindre de voir s'épuiser le stock existant.

La pêche des huîtres narières et perlères, qui avait dû être suspendue, en effet, pendant l'année 1921, afin de ne pas avilir le prix sur le marché, sera ouverte cette année.

Aux Tuamotu, la pêche par plongeur est déjà ouverte depuis le 1er août jusqu'en décembre.

Quant à la pêche par scaphandre, elle est aussi ouverte pendant la même période, mais seulement pour le banc narière de Fakarava et dans les grands fonds.

Aux Gambier, la saison de plongeur commença le 1er décembre 1922 jusqu'en avril 1923, mais l'usage du scaphandre y est interdit.

Puisse-tous ces plongeurs faire une ample récolte, afin que chaque mari puisse offrir à son épouse une perle pour sa fête.

Le Joueur de Flûte

Il s'appelait François Descoteaux et occupait depuis 1662 l'emploi de "flûte douce" de la chambre du roi; il était, en même temps, titulaire d'une charge de "hautbois et musette de la grande écurie de Sa Majesté". Homme assez fruste, d'ailleurs, à l'air paysan, et qu'on eût pris pour un lourdaud si son talent n'eût été fameux. De sa renommée il ne traitait pas glorieux; à vrai dire il s'en souciait très peu; deux passions remplissaient son cœur et absorbaient sa vie: sa flûte et les tulipes.

Vous souvenez-vous de cet original dont La Bruyère a tracé le portrait: "Le fleuriste a un jardin dans le faubourg; il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher; vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu des tulipes." C'est Descoteaux. La Bruyère l'avait connu à Chantilly, chez le prince de Condé, l'avant rencontré un jour, par les jardins, en extase devant un parterre de fleurs; il s'était lié avec lui, l'avait fait parler et l'avait épinglé dans sa collection. Du reste, pas l'ombre de causticité chez l'écrivain, pas l'ombre de rancune chez le flûtiste: c'étaient deux "bonshommes" faits pour s'entendre, raffolant tous les deux de musique et de beaux jardins, dédaignant également le monde et ses vanités. Quoique précepteur de prince, La Bruyère n'avait pas l'allure élégante; un peu pesant, un peu "soldat", il n'était ni beau, ni affable. Boileau disait de lui: "Il ne lui manquait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être".

Morose, timide et sourcilieux dans un salon, il lui arrivait pourtant de se déridier, et c'était quand Descoteaux tirait sa flûte de la poche de son habit et commençait à souffler dedans. On vit même quelquefois l'auteur des Caractères, grisé par ces mélodies enivrantes, se tremousser, sauter, danser et manifester une joie extravagante. Il semble que ce trait inattendu fournit à lui seul une haute idée du talent de Descoteaux.

Imaginez "les sons les plus aérés, les plus fines gammes, les plus harmonieux chants des airs et des bois; il arrive à surpasser en légèreté et en élégance le gazouillis du rossignol; bien mieux, il résonne du souffle de sa bouche sur son bâton percé de trous, à exprimer, au point de déchirer l'âme, l'appel et le desespoir des amants et à traduire toutes les nuances de la passion. Quand il a ainsi ravi les oreilles et troublé les cœurs, il renforce son instrument dans sa poche et s'en va à son petit jardin du faubourg Saint-Antoine contempler avec adoration ses tulipes; il les compare, il les cajole, leur débite à voix tendre des compliments, leur adresse des déclarations, s'assied devant la Flamboyante, puis, pour ne pas faire de jaloux, transporte son siège auprès de la Solitaire, ou de l'Orientale ou du Drap d'or... Et, tout seul avec elles, pour les remercier des joies qu'elles lui procurent, il tire sa flûte et leur joue de jolis airs... Un homme heureux, doux et pacifique; à moins qu'on ne prononce devant lui le nom d'un certain médecin, Bernier, auquel le flûtiste a voué une haine farouche. Jugez combien un tel sentiment était justifié: ce Bernier, étant allé en Perse, avait adressé de ce pays lointain aux savants de Paris de longues et curieuses relations de son voyage... Or il n'y disait pas un mot des tulipes!... Des tulipes persanes, les plus fameuses et les plus admirables du monde! Descoteaux ne pardonnait pas ce coupable silence: s'il eût été quelque chose dans le gouvernement, Bernier aurait fini ses jours à la Bastille.

Implacable sur ce point, le hautbois des écuries de Sa Majesté se révélait sur tout le reste le plus sociable et le plus accommodant des êtres. Molière l'invitait parfois à son vide-bouteille d'Auteuil; Descoteaux arrivait par le coche d'ivoire sur lequel il retrouvait les autres invités à qui il jouait, pendant la traversée, un air de flûte. Débarquant au pied du cochen, on s'engageait de compagnie dans le sentier des Arches, chemin de chèvres grimpaient tout droit de la rivière au village entre deux vignobles appréciés. La bande se composait de Chapelle, déjà un peu ivre; de Racine, gaminant comme un écuyer en congé; du jeune acteur Baron; de La Fontaine, marchand de son allure "lourde et grossière" écoutant d'un air "stupide" les folies que débitait son ami Gaches. Gaches était cet acolyte que le fabuliste, trop nonchalant et insouciant pour se souvenir de ses propres vers, emmenait partout avec lui, comme remplaçant, dans le cas où on lui demanderait de réciter une de ses fables... Au haut du sentier, on arrivait à la maison de Molière; on le trouvait jouant aux quilles avec Boileau, et tout de suite on discutait poésie, théâtre, littérature... Tout le monde parlait et riait à la fois. Le sieur Christian, portier de la Comédie, qui, en ces occasions, faisait chez Molière l'office de valet, annonçait que le frottoir était sur la table, et la discussion, au lieu de s'apaiser, s'anima.

La fidèle servante La Forest avait l'air à tout; elle cuisinait bien; on mangeait fort, on buvait sec. La bouillotte aux bouteilles qu'on débou-

chait. Chacun disait sa préférence: versation allait des poètes de l'antiquité au vin d'Argenteuil; Gaches préférait les Modernes et le petit ginglier de Montmartre; Racine hésitait entre le suresnes et le vin de Pantin... Et on en venait à Homère, à Terence, à Plaute, à Tacite, aux grands-modes inimitables. Descoteaux songeait à son jardinier fleuri, au terrain sablonneux mais modéré qu'aiment les tulipes, à la belle prestance des oignons qu'il avait enterrés la veille, et machinalement il sortait sa flûte et la portait à ses lèvres. Aussitôt les dîneurs se taisaient, attentifs sous le charme, ils écoutaient. Sauf Chapelle qui profitait de l'inattention des autres pour lamper le fond des bouteilles, chacun, le front courbé, les yeux mi-clos, semblait s'enfoncer en un rêve intérieur et lointain. Le valet Christian, torcheon en main, restait cloûé sur place. La brave La Forest, les mains jointes, immobile, retenait son souffle. De la flûte douce du magicien sortait tout un drame. Tantôt elle était plaintive et suppliante elle disait l'amour, la douleur, le dépit de l'abandon. On bien sa voix se faisait plus vibrante, il s'y mêlait des sanglots, des cris de joie et de tendresse; elle avait des bouderies, des grâces, des soupirs qui prenaient le cœur. Et jusqu'à Boileau qui, un peu sourd, tendait l'oreille pour ne rien perdre de ce ravissement, tous avaient les yeux humides, consternés de la vanité des mots, confondus de cette variété d'expression et de cette puissance d'éloquence qui n'appartient qu'à la musique.

On ne peut pas tenir rigueur à Descoteaux d'avoir charmé ses convives; tout de même, s'il avait consacré à noter le décor et les propos de ce dîner le temps, perdu pour nous, qu'il employa à souffler dans sa flûte, qu'inappréciable document il nous eût transmis! Sans doute, quoique témoin oculaire, n'eût-il pas décrit cette réunion d'illustres avec autant de vérité et de pittoresque que n'en met à la raconter aujourd'hui M. Edmond Pilon, si familiarisé avec les milieux littéraires des siècles passés que l'on croirait entendre parler un de leurs contemporains. C'est dans la langue savoureuse du temps, le reportage respectueux le plus pénétrant et le plus personnel; c'est mieux que de l'histoire, c'est de l'évocation (Figures françaises et littéraires, par Edmond Pilon, avec une lettre-préface de René Boylesse, 1 volume in-16). Et voilà comment nous apparaît le fantôme du bon Descoteaux, flûte douce de la chambre de Louis XIV. Bien d'autres, à sa place, auraient écrit il avait vu tant de choses dignes d'être relatées; mais non, bien qu'il vécut jusqu'à plus de 90 ans, le temps lui manqua pour se faire annaliste. Molière, Racine, Boileau, La Fontaine étaient morts depuis longtemps et Descoteaux modulait toujours de tendres ariettes et n'arrivait pas de soigner son jardin. La monarchie chancelait et semblait prête à s'éteindre; les étrangers s'avancèrent jusqu'aux confins de l'île-de-France, le grand roi, vaincu et humilié, implorait de ses ennemis la paix de leur choix; il ne trouvait plus à emprunter à 400 pour cent; il vendait sa vaisselle et acceptait l'aumône de quelques compatissants armateurs malouins; tout le pays vivait dans l'angoisse et l'attente de la catastrophe... Descoteaux n'en continua pas moins à collectionner les oignons de tulipes et à donner des sérénades à ses plates-bandes. La mort de Louis XIV, le changement de régime ne modifieront en rien ses habitudes; à soixante-dix ans, il paraissait encore sur le théâtre de la duchesse du Maine, costume en poupon d'opéra avec de gros sabots garnis de rubans clairs et une perruque de chanvre roux; il tirait de sa flûte des sons enchanterés. La régence passa; un monde nouveau était né autour de lui; il occupait alors un petit logement dans le palais du Luxembourg et on lui concédait, dans les jardins, un coin de terre où il avait transporté ses tulipes. Il leur rendait visite chaque matin. Nouveaux, desséchés, courbés, râlés, il se redressait en arrivant devant ses fleurs; il était coquet pour elles et ne voulait pas leur paraître vieux; alors, de sa main tremblante, il preñait sa flûte, assurait son souffle oppressé et leur jouait un petit air. Les anciens du quartier, qui savaient son histoire, disaient aux jeunes gens: "C'est un des originaux de La Bruyère!" — G. Lenotre.

LA TRAVERSEE DU SAHARA EN AUTOMOBILE

M. G. M. Hardt partira le 15 Décembre de Tuggart, Algérie, en compagnie d'un petit groupe de Français pour tenter la traversée du Sahara en automobile, dans une machine spéciale munie de "caterpillars". M. Hardt espère atteindre Tombouctou dans les premières semaines de Janvier.

Si cette expérience réussit, elle aura pour le développement de l'empire colonial africain de la France de grands résultats, car elle prouvera qu'on pourra relier l'Algérie au Sénégal par des moyens de transport peu coûteux et obvier ainsi à la nécessité de construire le chemin de fer transsaharien projeté.